

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE



FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : PAUL FLAT

N° 19. — 1^{er} SEM.

47^e ANNÉE

8 MAI 1909

LETTRES INÉDITES

DE RICHARD WAGNER A SA FAMILLE

Nous possédions déjà de beaux documents autobiographiques sur Richard Wagner : Les *Lettres à Mathilde Wesendonk*, les *Lettres à ses amis*, en attendant les *Mémoires* qui doivent venir plus tard, à une date déterminée par ses dispositions testamentaires. Les premières ont le mérite singulier de montrer en plein jour un des plus beaux cas de production artistique, de nous préciser heure par heure les contraintes d'une sensibilité touchée par l'amour et comment ces contraintes, transposées dans le domaine idéal de la création artistique, peuvent, chez un homme de génie, suggérer un immortel chef-d'œuvre : en ce sens, et comme l'a marqué dans sa *Genèse de Tristan* notre collaborateur Edouard Schuré, ce Wagnérien de la première heure, les *Lettres à Mathilde Wesendonk* sont un document inappréciable, encore qu'elles ne s'appliquent qu'à une période, la plus passionnée, la plus troublante de sa vie.

Les *Lettres à sa Famille*, dont la *Revue Bleue* commence aujourd'hui la publication, présentent cet avantage de reproduire, comme en un miroir fidèle et non plus grossissant, la vie entière de l'artiste, j'entends sa vie consciente, depuis l'heure où il luttait, obscur, pour le succès de *Rienzi* et du *Vaisseau Fantôme*, jusqu'à celle où, compositeur illustre, il préparait son apothéose de Bayreuth et jetait les fondements du Théâtre-Modèle qui allait se dresser sur la colline de Bayreuth.

Ces *Lettres* le montrent sous un jour nouveau et presque inconnu : celui de ses relations familiales, et l'on y trouvera des traits charmants de cette sensibilité émue, de cette intraduisible *Gemuthlichkeit* qui n'appartient qu'aux races germaniques et n'a presque pas de sens pour nous autres Latins. Il y a là des familiarités, des

intimités tout en nuances, devant lesquelles un Français pourra sourire, mais jamais un Allemand : ce sont différences de constitution mentale qui s'appliquent aux plus grands hommes de ce pays, que l'on trouvait chez un Goethe, et que l'on retrouve ici chez un Wagner : voilà, si j'ose dire, la signature de la Race.

Mais ce par où elles apparaîtront inappréciables, c'est par la saisissante unité qu'elles affirment dans le développement conscient de ce grand homme.

Se développer conformément à sa nature, telle est bien la Règle de vie à quoi il subordonne toutes choses et par où il se rattache à la lignée des authentiques créateurs, ceux qui se sont imposés à leurs semblables. Ce principe de développement spirituel, nous le retrouvons, comme fondement de toute sagesse, comme doctrine essentielle et de valeur irremplaçable, support de tout l'édifice intellectuel et moral, chez tous les hommes de génie.

C'est ainsi que Richard Wagner écrit à son ami Théodore Uhlig en 1849 :

« Je veux être heureux, et un homme ne peut l'être s'il n'a la liberté. Mais seul est libre celui qui peut, et par conséquent doit l'être. Quiconque satisfait l'intime nécessité de son être est libre, parce qu'il se sent un avec lui-même, parce que tout ce qu'il fait répond à sa nature, à ses vraies nécessités. »

Dans un sentiment identique il écrira à sa nièce Franziska Wagner, cette lettre que l'on trouvera ici et dans laquelle il me semble que j'entends un écho de la voix de son maître Schopenhauer :

« Si tu viens à rencontrer un homme que tu doives aimer, aime-le de tout ton cœur, de toute ton âme : le monde ne peut donner autre chose que de l'irritation. Toi seule peux te donner l'amour qui est tout, et sans lequel tout est creux, nul, mort. »

Autre part, il dit encore : — « L'homme libre brave les tourments extérieurs, lorsque sa nature intime ne

doit pas être sacrifiée : ces tourments sont alors des pointes d'aiguille et non des blessures du cœur. Peu m'importe ce qui m'arrive, si je deviens ce que je dois devenir *conformément à ma nature*. Je serai ce qu'il faudra que je sois, lors même que tous m'abandonneront. »

Voilà le beau *stoïcisme*, le stoïcisme de l'intellectuel, principe de tout effort durable et de toute noblesse, qui d'ailleurs présente plus d'un point commun avec le *renoncement* du chrétien, puisqu'il subordonne les exigences inférieures de l'être à sa culture supérieure. — « Il ne permit jamais à son être intérieur de se détourner de sa destinée, écrit Maurice Barrès dans cette forme lapidaire qui est la sienne. Pour rester fidèle à celle-ci, il sacrifia tout désir de jouissances immédiates, car il ne pouvait les acquérir qu'en sacrifiant ses facultés essentielles, ses instincts d'art à des exigences déformantes. »

Toute la grandeur de Richard Wagner comme artiste est là, comme aussi bien l'intérêt de la publication que nous commençons. On y trouvera des traits curieux sur les circonstances qui précédèrent ou suivirent l'apparition de ses ouvrages, sur ses démêlés avec les directeurs de théâtre, sur son mépris pour les acteurs, quand ils n'étaient pas de la race des Schnorr et des Schröder-Devrient. Mais tout cela n'est rien auprès de l'unité foncière où se ramène la vie de ce grand artiste, et c'est une chose édifiante de voir posée dès 1840, c'est-à-dire dès sa jeunesse, la règle de vie à laquelle se subordonneront trente années de production ininterrompue. Car il n'y a pas à dire, Wagner n'a jamais fait la plus petite concession à son idéal d'artiste : il a toujours été en lutte avec le siècle, et même à l'heure de l'apothéose finale, il luttait encore.

PAUL FLAT.

Nous ajoutons ici quelques renseignements sur la famille de Wagner, indispensables à l'intelligence de cette publication :

1° La mère de Richard Wagner, Johanna Bertz, épousa en premières noces Frédéric Wagner, greffier au tribunal de police de Leipzig, qui mourut 6 mois après la naissance de Richard.

2° ALBERT WAGNER, le frère aîné, né en 1799, étudia d'abord la médecine, puis se livra à l'étude du chant.

Filles d'Albert Wagner :

a) JOHANNA, célèbre, comme chanteuse, dans l'histoire du théâtre allemand.

b) FRANZISKA, artiste fort douée et d'un caractère remarquable. Elle fit une carrière, comme actrice, au théâtre grand-ducal de Schwerin, mais renonça vite à la scène, après son mariage avec le compositeur Alexandre Ritter.

c) MARIA, plus tard M^{me} Jakoby.

3° ROSALIE WAGNER, née en 1803. Elle fut d'abord actrice au théâtre de Leipzig, et devint plus tard le véritable soutien de la famille.

4° LOUISE WAGNER, née le 14 décembre 1805, fut actrice, en dernier lieu, au Stadttheater de Leipzig. Elle

épousa, en 1828, le libraire Frédéric Brockhaus, de Leipzig, et mourut en 1871.

5° CLARA WAGNER, née le 29 novembre 1807, fut la plus douée au point de vue artistique, mais la moins favorisée par la vie. Elle se distingua comme chanteuse dès l'âge de dix-sept ans, mais perdit rapidement sa voix et dut se contenter de figurer sur de petites scènes. A Augsbourg, elle épousa le chanteur Henri Wolfram, et le suivit dans sa retraite. Il est à remarquer que la correspondance de Richard Wagner avec sa sœur Clara ne fut interrompue par aucune des vicissitudes de l'existence.

6° OTTILIE WAGNER, née le 14 mars 1811, vécut toujours d'une vie retirée. Elle épousa à Leipzig le professeur Hermann Brockhaus, celui de tous les beaux-frères de Wagner qui montra au maître le plus de dévouement.

7° CÉCILE GEYER, demi-sœur de Wagner, née en 1815, épousa en 1840 le libraire Avenarius. Le séjour du maître à Paris l'initia à toutes les joies et douleurs de celui-ci. Les lettres adressées à Cécile et à son mari constituent les maîtresses pièces de cette série (1).

A Édouard et Cécile Avenarius.

A mes chers aimés, à Paris,

Auquel de vous deux écrirai-je spécialement ? Accorderai-je à chacun séparément une portion des nouvelles ? Ou bien me faudra-t-il croire qu'il s'agit de communiquer à l'un un secret, que l'autre ne doit pas connaître ? Convoquez donc le sacré Collège des cinq, en accordant à Cécile la présidence d'honneur — vous la lui devez, puisque c'est la seule femme parmi vous — et apprenez comment va votre frère ! Depuis longtemps, j'aurais dû vous écrire une nouvelle lettre ; j'en fus empêché, jusqu'à présent, en partie par la fatigue extrême, les occupations nombreuses, les visites de quelques membres de ma famille ; en partie, aussi, par la raison que je voulais attendre quelques décisions relatives à mes affaires, avant de vous écrire avec détails. Outre cela, Heine me dit qu'il avait envoyé à Kietz un récit absolument circonstancié de la représentation de *Rienzi*, ce qui — je le dis ouvertement — m'était très agréable, car je préférerais laisser à un autre le soin de communiquer des détails, dont, peut-être, je n'aurais pas pu me ressouvenir exactement. Par Heine, vous êtes donc tous — je l'espère — déjà informés de mon succès ; je ne pourrai, en conséquence, que vous relater brièvement quelques faits. C'est par là, du moins, que je vais commencer.

(1) Nous devons ces renseignements biographiques à M. Khnopff, traducteur de cet ensemble de lettres, dont l'éditeur en Allemagne est le Dr Kellermann, successeur de Duncker à Berlin.

Mes enfants, le fait est vrai : mon opéra a eu ici un succès sans exemple, et il faut d'autant plus s'en étonner, que cet enthousiasme est manifesté par le public de Dresde, un public auquel l'occasion ne s'était encore jamais présentée de donner, *avant tout autre*, une opinion sur une œuvre dramatique importante. N'était-il pas à présumer que ce public, ayant devant lui un auteur, dont le nom était absolument inconnu, montrerait de l'hésitation, de la méfiance à exprimer son avis? Peut-être déjà rien que par étroitesse de vues! Je dois donc remercier, avant tout, le personnel, au complet, de notre Opéra, car chanteurs aussi bien que musiciens de l'orchestre, dont l'enthousiasme pour mon œuvre grandissait au fur et à mesure des études préparatoires, répandirent par toute la ville une appréciation de mon ouvrage telle, que, finalement, tout le monde s'accorda à dire que jamais pareille attente fiévreuse avant la première représentation d'un opéra — l'attente, vraiment, de quelque chose d'inouï, d'extraordinaire — n'avait agité le public d'ici. Cette circonstance favorable effaça complètement le désavantage de mon obscurité. Le public s'attendait à quelque chose d'absolument inouï, extraordinaire, et une représentation suivit, telle que, à tous les points de vue, il n'en avait jamais été donnée avec pareil enthousiasme. Qui ne demeura pas en arrière, comme enthousiasme, ce fut le public. Vous êtes informés du succès de la première représentation, donc rien de plus à ce sujet; elle a fait époque dans les annales de l'Opéra allemand. L'œuvre est donnée maintenant pour la quatrième fois et cela — circonstance inouïe — toujours avec augmentation du prix des places et devant une salle comble. Et je ne crois pas que les prix seront abaissés de sitôt, car l'affluence reste la même : il n'est pas possible d'obtenir de billets d'une représentation à l'autre. A la deuxième représentation, je fus rappelé, différentes fois, avec tout le personnel, après le second et le dernier acte. Pour la troisième représentation, je prévins le régisseur que, au cas où on me rappellerait, je ne reparaitrais plus sur la scène, afin de laisser désormais tout l'honneur aux interprètes. A cette représentation, il y eut des rappels, après le second, le troisième et le quatrième acte; on criait principalement mon nom : cependant, seuls les chanteurs reparurent, et immédiatement se répandit le bruit que j'étais déjà reparti à Paris. A la quatrième représentation, les chanteurs, de nouveau, furent rappelés deux fois, avec enthousiasme. Bref le succès est bien établi, et l'on ne peut prévoir quand il atteindra son terme. Ce qui m'étonne le plus, c'est l'endurance du public : j'ai fait le plus de coupures possible et, malgré cela,

l'opéra dure encore jusqu'à dix heures et demie (1). Jamais, pourtant, nous n'avons remarqué qu'un auditeur ait quitté sa place. Tous font preuve de l'attention la plus soutenue, et chacun prend le plus grand intérêt à l'œuvre, jusqu'à ce que le rideau tombe pour la dernière fois. Et pour Dresde, cela veut dire quelque chose! Lorsque j'en vins à parler de coupures, il me fallut entendre des choses extraordinaires. Les chanteurs déclaraient : « Oui, l'œuvre nous impose un effort terrible », mais aucun ne voulait consentir à la moindre coupure. J'avais supplié à genoux Tichatschek (2) de me laisser raccourcir quelque peu son rôle exténuant. Impossible. Sa réponse était toujours : « Non, c'est trop divin! C'est trop divin! »

Après tout cela, j'étais dans l'attente de mes honoraires : tout le monde citait des chiffres fabuleux. Tantôt, j'allais recevoir les recettes des trois premières représentations; tantôt, on parlait de 2.000 thalers... En lieu et place, je reçus, après la troisième représentation, une lettre de Son Excellence, m'annonçant, dans les termes les plus flatteurs, que « pour mon œuvre si parfaite et si belle » m'étaient attribués des honoraires montant à 300 thalers, « bien que les honoraires pour un opéra ne fussent, habituellement, que de 20 louis d'or ». Son Excellence n'avait pu s'empêcher de faire une exception en ma faveur, afin de me témoigner aussi, de cette façon, sa gratitude. Vous voyez donc comme on est dupé, lorsqu'on doit abandonner ces choses à la magnanimité d'un intendant. Ma seule consolation, c'est ma conscience que les rôles, un jour, seront intervertis en ma faveur : la prochaine fois, c'est moi qui formulerai des exigences. Avec ces premières recettes, chers enfants, je ne puis songer à secourir sérieusement personne : il me faut, d'abord, déduire, tout de suite, ce que je dois aux Brockhaus; ensuite, je dois apaiser autant que possible mes anciens créanciers de Magdebourg, qui menacent de porter plainte; puis notre équipement : chemises, linge, etc., etc., se trouve dans un état indescriptible et doit être renouvelé d'urgence, etc., etc. Mais après un si fabuleux succès, il n'est pas supposable que les recettes en restent à ce point. Probablement je vendrai — espérons-le — la partition, pour le moins à quelques autres théâtres, et, sous peu, je parviendrai bien à trouver aussi un bon éditeur, qui me payera convenablement. Que ces prévisions, nullement frivoles, fassent patienter,

(1) On sait que sur les scènes allemandes les représentations commencent d'habitude deux heures plus tôt que chez nous.

(2) Le ténor Tichatschek interprétait le rôle de Rienzi.

encore un peu de temps, vous et mes créanciers parisiens; je fais la promesse de leur attribuer ma première recette, exclusivement. Il n'est pas présumable que celle-ci tarde longtemps à venir. *Rassurez donc, en toute confiance, quiconque vous verriez s'impatienter après moi.*

Et les recettes vont encore m'arriver bientôt par une autre voie ! Figurez-vous ! Küstner, l'Intendant actuel du Théâtre de Berlin, lequel veut et doit, avant tous autres, monter, en premier lieu, les opéras de Lachner, m'a écrit qu'il ne peut donner mon *Vaisseau-Fantôme* avant février de l'an prochain. Arrive, maintenant, Lüttichau, pour me prier de lui confier cette œuvre, afin qu'il puisse la faire représenter immédiatement après mon *Rienzi*. J'ai dû, en conséquence, écrire tout de suite à Küstner de me renvoyer sans retard la partition; puisqu'il ne pouvait monter l'œuvre qu'en février, la partition lui arriverait en temps utile, si je la lui envoyais fin décembre. A cela Küstner me répond par des subterfuges: il n'ose, en considération de Redern et de Meyerbeer, se dessaisir de la partition d'un compositeur couronné maintenant d'une telle gloire. Je lui ai répondu, très énergiquement: « ou bien laissez tout en plan et montez le *Vaisseau-Fantôme* sans délai, ou bien renvoyez-moi la partition, sinon je vous rendrai responsable de tous les dommages que l'ajournement pourrait me causer, car pourquoi ne point observer la parole donnée ? » En tout cas, on va pouvoir constater ce cas inouï: au même théâtre, coup sur coup, seront montés deux opéras du même compositeur. Les décors sont déjà commandés ici et, si tout va bien, aura lieu, dans quatre semaines, à Dresde, la première représentation de mon *Vaisseau Fantôme*. Vous voyez, mes enfants ! C'est le début ! A présent, il me faut vous entretenir de quelque chose de fort comique, à savoir les bruits qui courent sur mon compte ici. Naturellement, tout le monde se demande : « Eh bien ! quelle espèce d'homme est donc l'auteur ? Jamais on n'a rien entendu dire à son sujet, et voici que, du premier coup, il arrive avec une œuvre qui dame le pion à Meyerbeer, Auber, bref à toutes les notabilités musicales d'aujourd'hui ! Ce *Rienzi*, est-ce l'œuvre d'un débutant ? Impossible ! Sous quel pseudonyme a-t-il composé déjà d'autres opéras ? » etc., etc. Et maintenant, on constate aussi que je suis encore relativement jeune, et l'émoi grandit. Finalement, on vient à découvrir que je suis de Leipzig, et que j'allai récemment, à Paris. C'est réglé, je suis un élève de Meyerbeer ! A présent, l'heureuse famille B... toute entière prend la crème pour elle : B... affirme-t-on, m'a envoyé, trois années, à Paris, pour y étudier et écrire le *Rienzi*. Chaque mois j'ai reçu de lui 100 thalers, et, maintenant, c'est grâce à son

entremise que cet opéra a été monté ici, à Dresde. Mes enfants, pareils potins me feraient bien éclater de colère. Il est vraiment répugnant de voir le monde stupide attribuer le triomphe à de pareilles gens !

Pour la première représentation vinrent d'abord Ottilie et Hermann, puis Louise avec Bochmann. Fritz, jusqu'à présent, n'est pas encore venu, car la rédaction de son journal lui prend tout son temps. Celui qui m'est et me reste le plus cher, c'est Hermann. Louise, qui s'exalte tellement volontiers et, sur tout ce qui est à la mode, se laisse aller à des emballements fous, m'a exprimé sa satisfaction au sujet de mon opéra, etc., etc. Mère vint pour la deuxième représentation; elle descendit chez moi, et se montra des plus affectueuses, comme elle peut, certes, toujours l'être. Jules arriva pour la troisième représentation : c'est un brave garçon dont les affaires, pour l'instant, ne sont pas fort brillantes. Celle qui nous a donné le plus de joie, à Minna (1) et à moi, ce fut la bonne Clara : elle resta douze jours chez nous, se sentant heureuse et nous rendant heureux au plus haut point. C'est une chère, excellente créature, débordante de sensibilité, sans la moindre trace d'affectation. Elle doit t'avoir écrit déjà, chère Cécile. Minna est devenue une sœur pour elle, comme elle est la tienne : ah ! que nous avons parlé de toi ! Quant à nous deux, Minna et moi, qui sommes seuls, à présent, combien souvent et avec quelle émotion, nous pensons à vous tous ! Certes, vraiment, j'étais prêt, soulevé par l'excitation de toutes ces heures que je viens de traverser, à me dire que c'était la période la plus heureuse de ma vie, lorsque des larmes amères vinrent me châtier pour mon mensonge, et me démontrer pleinement toute l'insuffisance de mon bonheur car, vous, par Jésus-Christ, vous aviez manqué ! Que n'aurais-je donné pour vous avoir ici : vous le savez bien, en effet, nous sommes toujours des délaissés. Le soir, nous restons seuls, absolument seuls, et personne ne fait son entrée comme autrefois. Ah ! comment les instants les plus tristes de la vie peuvent-ils évoquer des souvenirs si doux ! Les Heine sont les seuls chez lesquels nous cherchons un équivalent du passé; ils nous appartiennent de tout cœur, souffrant de la détresse et du souci, et me sont très proches. Dès la répétition générale de mon opéra, Heine devint pour moi un frère. C'est un homme excellent. Mes enfants, il faut pourtant que nous nous retrouvions tous ensemble ! Attendons, d'abord, que mon opéra me rapporte de l'argent et que les créanciers soient remboursés :

(1) On sait que Minna Planer fut la première femme de R. Wagner.

alors viendront les *croyants* (1). Il faut que cela arrive ! Qui sait ce que j'aurai encore à vous communiquer la prochaine fois ? Ayez pleine confiance en moi, le *Tribun* ! (2) Dieu ne voudra certes point que la situation demeure toujours la même pour moi : il y aura du changement !

Salue bien cordialement, de ma part, toutes les personnes connues et sympathiques. Racontez tout minutieusement à Kühne et à sa femme ; certifiez-leur, aussi, que Minna et moi nous songeons toujours à eux avec la plus profonde reconnaissance. Dieu vous garde, mes chers aimés, tout mon cœur vous salue !

Votre

RICHARD W.

Dresde, 6 novembre 1842.

J'enverrai demain, par l'entremise de la maison, un paquet contenant des programmes et des brochures de *Rienzi*.

A Édouard Avenarius (3).

Dresde, 6 novembre 1842.

Mon bon Édouard,

Afin de ne point mêler de triviales spécialités à ce qui vous intéresse, vous tous, en commun, je t'écris quelques lignes en particulier, pour te prier de te charger, par affection pour moi, d'une petite démarche à l'intention du conseiller de la cour Winkler. Ce Monsieur — en dépit de tout son égoïsme, a, cependant, toujours représenté beaucoup pour moi, et puissamment aidé à l'heureux succès de mes affaires. Il a, maintenant, encore une fois, des projets en tête, pour une nouvelle pièce de Scribe, que l'on va monter, ces jours-ci, au Théâtre-Français. Voilà déjà dix jours, il m'a chargé de la démarche, que je te communique seulement aujourd'hui : Dieu sait que je n'ai pas trouvé, jusqu'ici, la moindre seconde pour écrire, et je craignais presque d'arriver, par ma faute, trop tard. M. Winkler désirerait acheter, en première épreuve, cette nouvelle pièce de Scribe aux mêmes conditions que la *Chaine* — à savoir contre paiement de 200 francs. Adresse-toi donc, sans tarder, à l'éditeur, M. Beck, et offre-lui les 200 francs, s'il consent à envoyer, aussi rapidement que pour la *Chaine*, l'épreuve de la pièce nouvelle. Si, par ma faute, il était déjà trop tard pour pouvoir encore conclure le marché, veuille donc m'écrire — je t'en supplie, pour l'amour du

(1) Jeu de mots sur *gläubiger*, créanciers ; *gläubig*, fidèles, croyants.

(2) Citation tirée du *Rienzi*.

(3) Cette lettre était jointe à la précédente, avec l'adresse spéciale : Pour Édouard.

bon Dieu ! — une lettre, dans laquelle tu me feras savoir que tu as bien reçu ma lettre du 26 octobre, (tu me comprends, n'est-ce pas !) mais qu'il était, malheureusement, trop tard, etc., etc. C'est l'unique moyen de me tirer de tout mauvais pas dans cette affaire Winkler.

Ne sois point fâché, hein ! pour ce barbotage. Impossible d'agir autrement.

Vous nous arrivez donc bientôt ?

Hourra ! Hourra ! Hourra !

Les lettres particulières, spécialement à la bonne Cécile, suivront de près.

A Albert Wagner (1).

Très cher frère,

Je suis tout à fait inexcusable pour mon long silence ; mais, en considération de ce fait même, il me faut te prier de te montrer d'autant plus indulgent vis-à-vis de moi, sinon impossible d'arriver à la netteté. Le reproche d'orgueil, s'il était sérieux de ta part, n'aurait pu me toucher que si j'avais été subitement pris de folie. Si j'avais eu des penchants pour ce défaut, j'aurais dû, tout aussi bien, les manifester avant mon succès de Dresde, plutôt que postérieurement, car je m'imagine être resté toujours le même homme. Ce qui est advenu dans l'intervalle, c'est la chance — d'un simple coup de fortune, je ne puis vraiment tirer vanité ! Si tu pouvais jeter un regard sur ma vie d'aujourd'hui et celle que j'ai eue dans ces derniers temps, tu comprendrais, sur l'heure, comment il s'est fait que je ne sois point parvenu à trouver un moment pour t'écrire une lettre circonstanciée — car c'est seulement une telle lettre que tu devais recevoir. Tu n'as pas la moindre idée de la dispersion dans laquelle j'ai été jeté, par des agitations continuelles et de toute sorte. Naturellement, d'un seul coup, tout le cours de mon existence a été changé : si moi, je suis resté le même, autour de moi, tout est devenu autre. Ma meilleure excuse vis-à-vis de toi sera la communication, en termes brefs, de tout ce qui m'est arrivé, depuis ton avant-dernière lettre — reçue le jour de la première représentation de mon opéra.

Tu sais, plus ou moins, quel fut le succès de cette première représentation : elle a littéralement fait fureur. Je dois tout mon bonheur aux chanteurs et puis aux musiciens de la chapelle. Figure-toi une ville, comme Dresde, ou plutôt, un public tel que le public dresdois, lequel, depuis des temps inimaginables, n'a plus eu l'occasion de donner sur une

(1) Adresse : M. Albert Wagner,
Chanteur et comédien,
à Ballenstädt.

œuvre d'art importante son premier avis décisif, mais devait toujours attendre l'opinion du dehors ! Ce public, tiède en somme, se trouve, pour la première fois, en présence d'une œuvre difficile, dont l'auteur porte le nom le plus inconnu du monde. Cette circonstance critique nous avait préoccupés, dès le début, mes amis et moi, et le seul haussement d'épaules d'un de ces messieurs de l'Opéra d'ici eût suffi pour enterrer mon œuvre. Cependant le ciel disposa les choses de telle sorte que, au fur et à mesure des répétitions, les chanteurs montraient plus d'attention, puis de la sympathie, puis de l'amour, finalement de l'enthousiasme pour mon œuvre. Ces impressions, peu à peu, par l'entremise de mes collaborateurs, se répandirent à tel point dans le public, que celui-ci attendit l'apparition de mon opéra comme un événement sensationnel, inouï. Il advint donc aussi que le succès de la première représentation fut immédiatement si complet, que personne n'aurait pu se l'imaginer tel, ni même approchant. Et cela, bien que la première représentation ait duré jusqu'à 11 h. 1/4 !!! On m'assure que tout le public a écouté jusqu'à la dernière note avec la plus grande attention — ce qui constitue, ici à Dresde, un saisissant triomphe. Cette première représentation fut donnée avec augmentation du prix des places et tout le monde croyait que, dès la deuxième représentation, on rétablirait les prix habituels. Cependant l'affluence est toujours telle que, dimanche, il y a huit jours, l'opéra a été donné pour la *sixième* fois avec toujours les mêmes prix élevés et devant une salle toujours comble. Lüttichau a donc décidé d'interrompre les représentations de mon œuvre jusqu'au Nouvel-An, pour la redonner alors, de nouveau, avec augmentation du prix des places. Je m'abstiens de t'énumérer les témoignages d'estime que m'adressa le public au cours des représentations ; tout ce que je te dirai, c'est que la sixième représentation, dirigée par moi personnellement, reçut un accueil encore plus enthousiaste que la première fois. Ce qui me toucha surtout, ce fut l'attitude de tous mes interprètes, mais particulièrement de la Devrient (1) et de Tichatschek, quand je voulus exécuter ma décision d'opérer des coupures dans mon œuvre. Personne ne voulait consentir à la moindre coupure dans son rôle ; il me fallut livrer de véritables combats, pour arriver au seul résultat

(1) Il s'agit de la fameuse cantatrice Schröder-Devrient, celle dont Wagner immortalisa la mémoire en écrivant d'elle : « Ce fut l'apparition d'une personnalité exceptionnelle, qui transforma mon amour pour l'opéra en un enthousiasme de portée plus haute. Le contact le plus lointain avec cette femme extraordinaire me frappait comme un courant électrique. Longtemps après, jusqu'au jour d'aujourd'hui, je la voyais, je l'entendais,

de ravir le moins possible à mes interprètes. Maintenant l'opéra ne dure que jusqu'à 10 h. 1/2. Dans le public, cependant, bien des voix se sont élevées pour me reprocher d'avoir supprimé tel ou tel passage.

Après la deuxième représentation, Lüttichau vint m'offrir de monter mon second opéra, *le Vaisseau fantôme*, immédiatement, puisqu'on ne pouvait le mettre en scène à Berlin qu'en février ou mars. Tu comprends aisément ce qu'il y avait d'extraordinairement flatteur pour moi dans une pareille proposition. Je l'ai donc acceptée avec plaisir : aux environs de Noël, par conséquent, on montera ici, pareillement, mon second opéra. La Devrient s'est fait attribuer le principal rôle de femme, que j'ai naturellement dû modifier. Tu peux bien t'imaginer que ce concours de circonstances met en branle mon activité intellectuelle tout entière ; il faut que je surveille la copie des partitions ; que je m'occupe des changements, des coupures, des dispositions à prendre. J'ai été aussi, plusieurs fois, occupé à Leipzig, en dernier lieu pour le concert de la Devrient. Chaque jour, je reçois des lettres au sujet de mes affaires, dont beaucoup restent là, attendant que je puisse trouver le temps de répondre. Ce qui me cause le plus de tracas, ce sont les invitations. Autrefois, c'était le silence absolu vis-à-vis de moi et maintenant je ne sais où donner de la tête. Mes amis, en effet, sont d'avis que je dois aller partout. Bref, me voici l'homme du jour. Ce qui m'a beaucoup préoccupé et me préoccupe encore maintenant, c'est la situation dans laquelle m'a plongé le décès inopiné du pauvre Rastrelli. Immédiatement, tous les yeux se portèrent sur moi ; tout le monde me désignait pour lui succéder. On en parlait à la Cour et Lüttichau fit sonder mes intentions. Divers sentiments se livrent encore combat en moi : je voudrais, naturellement, pouvoir rester libre, l'an prochain. Je me trouve maintenant dans la période la plus propice de ma vie, celle où mes forces créatrices peuvent donner les meilleurs fruits. J'ai déjà couché sur le papier les ébauches de deux opéras ; je pourrais les avoir composés dans deux ans, si j'étais libre. J'avoue que j'achèterais volontiers cette liberté au prix de quelques sacrifices pécuniaires et, en fin de compte, je puis cependant espérer tirer encore quelques jolis bénéfices de mes deux opéras déjà faits. A la vérité, chez nous, en Allemagne, tout marche lentement et

je la sentais, quand le besoin impérieux de la création artistique s'emparait de moi. » M. Edouard Schuré raconte, dans sa belle étude sur la Schröder-Devrient, que Wagner lui dit un jour en présence de son buste — c'était au temps de la gloire consacrée du maître : — « Voilà ma Muse ! C'est elle qui m'a fait comprendre tout ce qu'il est possible d'exprimer par le chant. » (Cf. EDOUARD SCHURÉ : *Précurseurs et Révoltés*).

avec circonspection : je suis, pour l'ensemble des théâtres, une apparition trop inopinée. Avant qu'ils aient trouvé le temps de m'insérer dans leurs répertoires, je puis encore examiner quelque peu les choses. A Brünnschwiek, par l'entremise de Schmetzer, on me fait déjà une demande provisoire pour la partition; hier, j'ai reçu, pareillement, une lettre du directeur du théâtre d'Aix-la-Chapelle, me demandant celle-ci. Pourtant, si je happe un morceau, de temps à autre, il y a toujours la question de mes anciennes dettes, particulièrement celles de Magdebourg, qui me menacent comme une épée de Damoclès et je ne verrai pas, de longtemps, arriver le moment où les soucis d'argent m'abandonneront. En conséquence et surtout, comme on m'adressait le reproche de ne pas vouloir m'expliquer, il y a quelques jours, j'ai eu avec Lüttichau un entretien. Je lui ai très franchement déclaré que, malgré mon désir de rester libre, la perspective d'avoir à ma disposition un ensemble aussi merveilleux que le théâtre de Dresde et de pouvoir préparer avec lui les plus belles exécutions, avait pour moi un attrait tellement séduisant, que j'abandonnerais volontiers mes desseins antérieurs. Cependant, comme une situation en rang inférieur, telle que la situation occupée par Rastrelli, ne m'offrait point pareille perspective, je ne pouvais poser ma candidature à la place vacante. Là-dessus, Lüttichau me déclare qu'il n'entend point maintenir les choses comme du vivant de Rastrelli : à raison de son indolence et de sa gaucherie, par trop grandes, il ne peut plus avoir la confiance indispensable en Reissiger. Son intention est donc de placer à côté de celui-ci un autre *capell meister* avec, pour le moins, les mêmes droits. Me voici maintenant, comme Hercule, au carrefour de deux voies. Quiconque n'a en vue que mon avenir matériel me crierait : « Saisis l'occasion par les cheveux ! » Mais la question est-elle ainsi épuisée ?

Vois-tu, il en est toujours ainsi de moi, maintenant : j'ai toujours la tête remplie de projets d'art, tantôt sérieux, tantôt chimériques. J'aurais beaucoup désiré te voir ici; tu es donc toujours si terriblement occupé ? Si je ne t'ai point écrit, c'est aussi, pendant tout un temps, parce que j'ignorais ton adresse. Vous voici donc, encore une fois, à Ballenstadt, et les choses vont pour vous aussi bien que possible ? En ce qui concerne mon *Rienzi*, attendons, pourtant, encore un tant soit peu. Ne trouves-tu pas aussi, qu'il serait bon de le donner d'abord dans une autre ville importante ? Je ne veux point méconnaître, Dieu le sait ! tout ce qu'il y a de flatteur pour moi dans ta demande, et si tu as de meilleures raisons pour donner tellement vite l'opéra chez vous, communique-les et instruis-moi. En tout cas, c'est une grande marque de confiance de la part de ton

directeur, et je lui en suis cordialement reconnaissant. La question des honoraires ne constituera pas un sérieux obstacle entre nous. J'ai d'ailleurs arrangé la partition de telle sorte, qu'une exécution sur de petites scènes ne présentera pas trop de difficultés. De toute façon, il sera intéressant pour moi de te voir et de t'entendre dans le rôle de *Rienzi*. Écris-moi donc sans tarder ce que tu as à répondre à mon projet.

Et maintenant, comment va ta famille ? Que fait ta femme ? Les enfants se développent-ils ? Je parle souvent de toi et de Johanna. Écris-moi donc quel est le répertoire de celle-ci ; sur notre théâtre, débutent, essaient, toutes sortes de non-valeurs ; pourquoi ne jetterait-on point les yeux sur une débutante, qui, sous ta direction, donne tellement de promesses ? Le temps porte conseil !

Ma femme te remercie cordialement pour tes salutations et te les retourne. Fais en sorte que nous puissions nous voir bientôt ; peut-être l'occasion se présentera-t-elle, lorsque vous irez vous installer à Bernbourg ? Tu peux loger chez moi.

Porte-toi bien et ne me garde pas rancune.

Les meilleures salutations aux tiens de la part de ma femme et de ma part.

Je suis et reste toujours

Ton frère dévoué,

RICHARD WAGNER.

Dresde, 3 décembre 1842.

Marienstrasse, n° 9.

(A suivre.)

SOUVENIRS DU CONGRÈS DE BERLIN

I. — Comment M. de Blowitz, la princesse Lise, le comte Andrassy, M. de Launay et Lord Odo Russell me firent connaître le sort réservé à la Bosnie et à l'Herzégovine.

Vers la fin de juin 1878, M. Waddington, à qui j'avais été présenté par MM. Hébrard et Gambetta, et recommandé en outre par S. A. R. le prince de Galles, aujourd'hui roi d'Angleterre, avait résolu de m'emmener à Berlin pour lui servir de secrétaire particulier pendant la durée du Congrès. Il était convenu que si, après ce stage, il me jugeait capable de rendre des services dans la carrière diplomatique, il m'y ferait entrer en m'attachant à l'une des Commissions qui seraient certainement chargées de veiller à l'exécution de quelques clauses du futur traité.

Mais, dès le soir de notre départ, mon chef voulut bien m'avouer entre Paris et Saint-Denis, qu'il devait renoncer pour le moment à m'employer comme secrétaire, et que mon unique besogne serait de télégraphier toutes les nuits au journal *Le Temps*